

27, 28 & 29 novembre 2025
Les chemins de Daniel Roche.
Vies matérielles et vies de l'esprit

RÉSUMÉS

Gianenrico Bernasconi, Aurélie Chantran, « Les techniques de cuisson : points de vue d'historien et d'archéologue sur une pratique quotidienne »

Pratique à la fois universelle et particulière aux différents groupes sociaux et culturels, la cuisine est au cœur des cultures matérielles du quotidien. Le sujet sied ainsi à une histoire sociale du “banal” chère à Daniel Roche et à l'archéologue médiéviste Jean-Marie Pesez. L'histoire des choses documentées par le dépouillement des inventaires après-décès et par les fouilles archéologiques restitue une richesse matérielle qui pose la question d'une histoire des techniques de transformation alimentaire trop souvent négligée par les historiens de l'alimentation. Cette dimension de la cuisine peut par ailleurs être abordée avec les méthodes de l'archéologie des techniques. L'exemple d'une étude des pratiques de cuissons médiévales à travers les sources matérielles et une approche expérimentale nous permettra d'illustrer comment ce type d'approche permet d'appréhender avec un certain niveau de détail la cuisine du quotidien et ses variations en fonction des contextes. Comment articuler les résultats de cette archéologie des pratiques culinaires avec une histoire sociale de la culture matérielle ? L'étude des fourneaux de cuisine de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle, dont la transformation avait été révélée par les recherches de Daniel Roche, aborde aussi la question d'une histoire des techniques de cuisson. Le passage du feu dans l'âtre à un feu renfermé dans une maçonnerie ou dans des enveloppes métalliques, ne permet pas uniquement d'économiser du combustible, mais il est également à l'origine d'une modification des modes de cuisson. Cette communication, à travers un dialogue entre archéologie médiévale et histoire des techniques, présentera deux approches permettant d'étudier l'évolution des cuissons culinaires et ce que cela peut révéler des sociétés du passé.

Isabelle Brian, « Ce que le linge fait à la broderie »

L'Art du brodeur de Charles-Germain de Saint-Aubin, paru en 1770, est principalement consacré à la broderie d'apparat, en soie, or et argent, celle des ateliers des maîtres brodeurs parisiens dont les réalisations ornent les habits de cour comme ceux des ministres du culte, les accessoires précieux et le mobilier des hôtels aristocratiques. Le tournant des années 1760-1770 voit se développer une broderie plus abordable, de semi-luxe, notamment à Lyon (T. Baker). Mais sous l'effet de la transformation des consommations textiles et de l'invention du linge" retracée par Daniel Roche, se développe également, au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle, la broderie sur linge ou broderie blanche, qui n'est certes pas totalement nouvelle mais qui connaît alors un développement sans précédent. Ceci s'accompagne d'une modification des modes de production avec l'affirmation conjointe de deux figures sociales : l'entrepreneur en broderie et la brodeuse sur linge dont l'art se déploie aux frontières du travail salarié et domestique. Ceci implique également une transformation des usages sociaux du linge brodé ou beau linge, entre l'expression de l'intime et la profusion ostentatoire.

Jérémy Clément, « De Daniel Roche à Xénophon : l'Antiquité grecque au prisme de la culture équestre »

Infatigable défricheur de nouveaux champs historiographiques, Daniel Roche a notamment contribué à importer en histoire la notion de « culture équestre », qu'il a empruntée aux ethnologues et qu'il a rendu opérante pour saisir les mutations des sociétés européennes de l'Ancien Régime au XIX^e siècle dans sa magistrale trilogie de la *Culture équestre de l'Occident*, publiée entre 2008 et 2015. Pour autant, cette somme, achevée en fin de carrière, est le fruit de près de trente ans de réflexion qui ont amené Daniel Roche à se positionner, dès la fin des années 1980, par rapport à la conception que ses contemporains avaient du rôle historique du cheval, généralement limitée à la seule perspective d'une histoire économique des sociétés rurales. La question trouvait un écho personnel chez Daniel Roche, lui-même imprégné d'une culture équestre, laquelle s'est traduite par une volonté constante de travailler avec d'autres « professionnels » du cheval de tous horizons. C'est sans doute ce qui explique pourquoi Daniel Roche n'a pas simplement transposé la notion de « culture équestre » telle qu'il l'avait trouvée chez les anthropologues, mais l'a enrichie d'une dimension pluridisciplinaire en l'articulant avec des concepts venus de la sociologie et des sciences politiques, comme la « raison cavalière » et la « raison d'État ». Il a ainsi adapté cette notion à l'analyse historique et légué aux chercheurs un outil conceptuel opérant pour étudier d'autres sociétés « à écuyers », comme j'ai essayé de le faire pour les sociétés grecques de l'époque hellénistique dans *Guerre et culture équestre dans le monde grec* (2025).

Audrey Colonel-Coquet, Catherine Lanoë, « Reconsidérer les catégories de l'industrie et de l'artisanat aux époques moderne et contemporaine : le cas de la ganterie »

Les travaux de Catherine Lanoë ont examiné un certain nombre d'activités productives liées à l'économie de la parure en questionnant notamment leur organisation industrielle à l'époque moderne. Pour la période contemporaine, les recherches d'Audrey Colonel-Coquet ont analysé le cas de la ganterie de Grenoble. Elle a étudié ses mutations, son fonctionnement et son organisation productive et commerciale dans le temps long, en mobilisant des aspects économiques, sociaux, techniques, commerciaux et territoriaux. En croisant à la fois leurs analyses respectives, les liens qui unissent leurs travaux et leur rapport à l'œuvre de Daniel Roche, Catherine Lanoë et Audrey Colonel-Coquet proposent de reconsidérer les catégories de l'industrie et de l'artisanat aux époques moderne et contemporaine, au travers du cas de la ganterie.

Laurent Feller, « Valeur des choses et échanges non marchands au Moyen Âge »

Les échanges médiévaux ne sont que partiellement des échanges marchands donnant lieu à une évaluation de la qualité et de la quantité des objets en transaction : ce qui est en jeu, à travers la mise en circulation des choses, est l'établissement de rapports entre les hommes à travers les choses. Les procédures d'investiture, naguère analysées par J. Le Goff, fournissent un exemple très éclairant de la valeur non économique des objets circulant : ils sont des symboles de pouvoir et, à travers eux, se construisent les hiérarchies politiques et sociales. Leur mise en circulation en dehors des procédures d'échange marchand renforce les liens de sujétion, de dépendance ou d'affection entre les hommes. Les dons et les prêts d'objets, les legs qui en sont fait, qu'il s'agisse d'armes ou de livres sont fréquemment détachés de toute signification économique, leur valeur se situant davantage dans la succession des possesseurs que dans leur éventuelle mise sur le marché.

À travers quelques exemples, principalement du haut Moyen Âge, on s'efforcera d'illustrer cette proposition qui met en cause les notions d'utilité et de besoin et de montrer un aspect des procédures d'échange utilisées durant cette période.

Marie Glon, « Corps dansant et corps de métier (Europe, XVIII^e siècle) »

Observer les Lumières à l'échelle des maîtres de danse et des usages que cette communauté a faits d'un outil scripturaire conçu pour coucher les danses sur le papier : je m'attacherai à présenter quelques-uns des nombreux éléments que cette enquête doit à Daniel Roche, et notamment les pistes qu'elle dessine pour penser l'articulation de pratiques novatrices et de désirs conservateurs. En effet le déchiffrement des « danses gravées » est conçu pour mettre en mouvement leur usager-ère au fil d'actions physiques et intellectuelles, sans modèle : on peut y voir l'une des « pratiques des Lumières » s'éloignant de l'adhésion docile pour valoriser l'usage autonome de la raison. Cependant cet horizon du *danser par soi-même* a aussi suscité débats, tentatives d'encadrement, reprises en main autoritaires. Il s'agit donc d'un phénomène complexe, au sein d'un groupe social éloigné des savants (un maître de danse illettré peut en 1742 proposer d'enseigner « la danse par écrit »), dont les membres expérimentent concrètement l'émancipation et les questions qu'elle soulève – dans les corps dansants, dans les relations de maître à élève, et à l'échelle d'un corps de métier qui se réinvente en développant une nouvelle technique.

Yohann Guffroy, « Occuper l'espace public de la technique. Étude des publications d'artisans et ingénieurs dans le *Mechanic's Magazine* (1820s-1850s) »

Cette communication vise à mettre en évidence les dynamiques et stratégies de publication au sein du journal technique anglais *Mechanic's Magazine* par les ouvriers et ingénieurs entre les années 1820 et 1850. Fondé en 1823 par le journaliste et penseur économique Thomas Hodgskin et l'éditeur Joseph Robertson, le journal avait à son lancement l'ambition d'offrir un espace discursif aux ouvriers – alors en prise avec un machinisme galopant – au sein duquel ils pourraient y présenter leurs dernières innovations et s'entraider. L'un des principaux objectifs était de permettre aux ouvriers de se réapproprier le savoir lié aux outils de production et de s'émanciper d'une relation de plus en plus aliénante avec les machines. Le succès de la démarche auprès de ce public est tel que l'historien Ben Marsden qualifie le journal de « République des artisans », du moins pour ses premières années. Il note en effet en conclusion de son étude qu'à partir des années 1840, une bascule s'opère à la suite de l'augmentation des contributions d'ingénieurs, tendant de fait à restreindre, voire éteindre, la participation ouvrière. C'est précisément sur cette « bascule » que j'entends revenir en étudiant plus en détail les différentes participations au débat technique, dans le but d'affiner et nuancer cette conclusion. Il s'agira de comprendre dans quelle mesure les dynamiques et positions de publication se restructurent à la suite de l'arrivée de ce nouveau public et si effectivement, les ouvriers perdent leur voix ou si celle-ci ne fait que se transformer.

Catherine Herr-Laporte, « Les sentiers du galop : une histoire sociale de la vitesse au XVIII^e siècle »

Daniel Roche, dans son ouvrage *Humeurs vagabondes*, a montré la nécessaire réintégration des techniques et des pratiques dans l'histoire des déplacements au sens large. L'étude des mobilités ainsi appréhendée invite à s'intéresser à la problématique du temps de ces trajets. Pour reconstituer l'épaisseur du trajet et de la route, la longueur des déplacements et le temps passé

dans les voitures constituent un angle d'attaque indispensable. Autrement dit, la matérialité des déplacements ne s'éprouve pas que dans les moyens de transport, mais aussi dans le temps passé sur les routes.

Les mobilités terrestres du XVIII^e siècle sont, pour la plupart, fortement marquées par une recherche de vitesse. Pour y répondre, l'administration postale, qui assure les transports les plus rapides de la période, instaure une coordination temporelle qui permet d'aller plus vite en limitant toute perte de temps lors des nombreux arrêts. Les horaires encadrant les mobilités se multiplient alors au cours du siècle. Ce système organisationnel fonctionne : entre le début et la fin du XVIII^e siècle, certains trajets s'effectuent jusqu'à deux fois plus rapidement. Cette vitesse n'est toutefois pas partagée par tous les utilisateurs et toutes les utilisatrices de la route.

En effet, d'une part, la vitesse est un véritable privilège, réservée à une élite, en raison de son coût. Elle est aussi une prérogative de l'administration postale, dont seules certaines voitures ont le droit d'aller au galop et de relayer. D'autre part, la vitesse n'est pas recherchée par tout le monde : certains privilégient des critères différents pour choisir leur mode de déplacement ou d'acheminement pour leurs lettres ou leurs paquets. Parmi eux se trouvent également de fervents défenseurs de la lenteur, qui en prônent les vertus face aux nombreux inconvénients qui découlent des transports les plus rapides. Les déplacements à la fin de l'époque moderne sont donc caractérisés par une multiplicité de vitesses, et donc de temporalités, selon que l'on se déplace à pied, à cheval, en voiture, au galop, au pas... Leur analyse met alors en évidence la coexistence des techniques de déplacement ou d'acheminement des dépêches, invitant à repenser la temporalité des techniques.

L'étude des mobilités confirme la conclusion de Daniel Roche selon laquelle l'« imbrication des temporalités est un principe de compréhension essentiel du XVIII^e siècle » (*La France des Lumières*, p. 68) : tout en mettant en évidence l'agencement des temporalités technologiques à plusieurs échelles, elle permet aussi de penser une histoire concrète des temporalités plurielles.

Olivier Jandot, « La chaleur du foyer : une histoire de techniques, d'énergies, d'expériences sensibles et de pratiques sociales »

Dans la lignée des historiens des *Annales*, Daniel Roche est un des premiers historiens à avoir fait de la question du chauffage des habitations une question d'histoire à part entière. Au détour de quelques pages dans *Le Peuple de Paris* (1981) puis dans *l'Histoire des choses banales* (1997), il a esquissé à grands traits les évolutions dans l'art de se chauffer qui prennent place au cours du XVIII^e siècle, principalement dans une perspective d'histoire sociale de la culture matérielle et d'histoire de la consommation. En prolongeant les pistes naguère défrichées par Daniel Roche, cette communication tentera de montrer en quoi l'acte de se chauffer mobilise des techniques et des énergies, conditionne des pratiques sociales et contribue à construire nos seuils de tolérance au froid et à la chaleur. Ainsi, il s'agira de mettre en lumière les interactions complexes qui entrent en jeu dans les lentes métamorphoses du quotidien qui ont cours à partir du XVIII^e siècle et de démontrer en quoi cet acte faussement banal se situe au cœur de multiples enjeux.

Colin Jones, « La parole, l'imprimé et la gestuelle dans les discours de Robespierre »

The paper will explore the fabrication of Robespierre's celebrity through the distinctive way in which he combined his embodied personal presence with oratorical skills derived from his pre-Revolutionary work as a lawyer and the publication of his speeches.

Ulrike Krampl, « De l'(in)utilité des langues. Outil de travail, souci de soi (France, XVIII^e siècle) »

Objet historique quasi transparent, longtemps négligée par l'historiographie, la pluralité des langues se manifeste cependant à travers d'incessants gestes de médiation et d'ajustement. Gestes à la fois culturels et techniques, ils permettent de faire avec les instants d'altérité qui traversent la vie ordinaire aussi bien que celle des institutions. Les langues considérées sous cet angle apparaissent ainsi comme un outil de travail. La reconnaissance sociale de cet outil se décline toutefois en fonction du régime linguistique du lieu, soit l'agencement fonctionnel, symbolique et genré des langues entre elles. Ceux et celles qui savent manier l'outil-langues peuvent exercer des tâches à l'intention d'autrui – traduire, transmettre, accompagner... – jusqu'à en faire une source de revenus sur le marché culturel. Or ils les mobilisent autant pour leurs propres besoins, professionnels (la traduction fait partie intégrante du travail savant ou de celui des négociants), sociaux (choisir dans l'échange avec les autres la langue adaptée) mais aussi personnels. En mobilisant une variété de sources (productions de détenues, correspondances, presse d'annonces, manuels de langue...), je me proposerai d'interroger le maniement des langues comme un travail inhérent au social qui, par moments, peut se faire le ressort d'un travail sur soi.

Isabelle Laboulais, « Faire l'histoire d'une chose banale : les inventaires ou la vie ordinaire des bureaux »

En partant des inventaires produits par l'administration des mines au début du XIX^e siècle, je propose de questionner ce que ces instruments disent du travail concrètement réalisé dans l'État, en particulier ici par les ingénieurs, au moment où les mines deviennent en France un objet des politiques publiques. Je commencerai par questionner les raisons d'être de ces inventaires commandés par l'administration et montrerai qu'ils ont constitué un moyen de contrôler la bonne tenue des bureaux des ingénieurs dispersés sur l'ensemble du territoire, de distinguer les « papiers appartenant à l'État » et les papiers « strictement personnels » et par là-même de poser le périmètre d'une forme de gouvernement des ressources minérales. Je montrerai ensuite comment les pages des inventaires permettent de saisir des situations de travail. Comment étaient organisés les bureaux des ingénieurs des mines ? Qu'est-ce qu'on y produisait, en particulier quels écrits (cartes, tableaux, textes) ? Qu'est-ce qu'on y rangeait ou conservait ? À partir des inventaires, je ne regarderai pas les bureaux comme un signe a priori de la rationalité de l'État, mais je montrerai ce que la culture matérielle dit de la construction de ses actions et du rôle qu'y tiennent les écrits.

Guillaume Linte, « Humeurs vagabondes » : santé et mobilités humaines dans le premier empire colonial français

L'expansion océanique européenne et l'émergence des premiers empires coloniaux sont le fruit d'une révolution dans l'histoire des mobilités humaines : le voyage transocéanique. L'histoire des voyages au 18^e siècle a été un pan important du travail de Daniel Roche, à travers son ouvrage *Humeurs vagabondes* (2003). Depuis une vingtaine d'années, les historiens et historiennes de la santé se sont emparés de la question des voyages et de l'ouverture du monde à l'époque moderne. À travers l'étude des circulations humaines au sein du premier empire colonial français, cette communication analyse le voyage sous l'angle de l'histoire du corps, de la médecine, des sciences et des techniques. Autrement-dit, comment les humeurs vagabondent-elles aux 17^e et 18^e siècles ?

Nicolas Monteix, « Banale matérialité des techniques de production dans l'Antiquité romaine : bilan et perspectives »

Au cours des cinquante dernières années, particulièrement sous l'impulsion, parfois négative, de l'histoire économique, l'histoire des techniques et de la production dans l'Antiquité a réussi à se transformer en profondeur. Le remplacement de l'exploitation des sources issues de la transmission manuscrites par l'étude des vestiges matériels au prisme de l'archéologie a été un facteur primordial dans cette évolution. Parmi les questions qui ont été discutées et tranchées, celles du « blocage technique », de l'innovation et des volumes de production figurent au premier plan. L'appréhension de la matérialité des témoignages sur les techniques antiques gagnera certainement, désormais, à s'affranchir des seules questions économiques en s'appuyant sur les concepts développés notamment par la technologie culturelle.

Clothilde Noé, « (Re)penser le vêtement équin entre aspects sociaux et techniques »

L'intérêt de Daniel Roche pour les cultures équestres n'est plus à démontrer, notamment à travers sa trilogie consacrée aux sociétés équestres de la période moderne. Ses travaux ont mis en lumière la richesse des représentations et des pratiques liées au monde du cheval, qu'il s'agisse des métiers, des gestes ou des symboliques associées. Dans le prolongement de cette réflexion, la communication portera sur un objet emblématique de la culture équestre médiévale : la couverture du cheval. À la fois élément symbolique et technique, la couverture constitue un véritable marqueur de statut et d'identité. Elle arbore fréquemment les armoiries du chevalier ou du seigneur, participant ainsi à la mise en scène du pouvoir et à sa représentation. Toutefois, au-delà de cet aspect visuel, la couverture répond à des impératifs matériels précis : elle doit être suffisamment épaisse pour résister aux frottements et au poids du cavalier, tout en évitant de blesser l'animal ou de gêner ses mouvements. Lors des tournois, le cheval, partiellement dissimulé sous sa couverture, est confronté à un environnement sonore et physique éprouvant, marqué par les bruits, les chocs et les mouvements provoqués par l'usage des lances. Par ailleurs, les chevaliers, contraints par la pratique équestre à renoncer aux vêtements longs et amples, délèguent au cheval le rôle ornemental : c'est lui qui porte les couleurs, les tissus précieux ou les clochettes rappelant les parures utilisées lors des entrées royales. L'étude de cet équipement met en évidence l'adaptation nécessaire du cheval à des conditions physiques et sensorielles singulières. Dans ce cadre, je m'intéresserai plus particulièrement aux chevaux de la cour de Bourgogne (XIV^e-XV^e siècle), afin de mettre en regard la culture équestre et la culture des apparences, au croisement de l'histoire du cheval, de l'histoire du vêtement et de la culture matérielle. L'analyse de cet aspect des pratiques équestres permettra d'aborder les implications économiques, techniques, sociales et symboliques de ces parures animales. Comme l'histoire du vêtement, celle des équipements équestres conduit au cœur du social : elle éclaire les enjeux de pouvoir, les hiérarchies et la tension permanente entre être et paraître des sociétés médiévales.

Sébastien Pautet, « Savoirs vagabonds. Les Lumières techniciennes et la circulation des savoirs techniques entre Chine et Europe au XVIII^e siècle »

Dans les relations avec la Chine au XVIII^e siècle, tout est mouvement. Mouvement des hommes, mouvement des navires, mouvement des marchandises, et surtout mouvement des savoirs, porté par une fascination profonde et durable pour les techniques manufacturières et la culture matérielle du plus grand État agrarien au monde. Érigé en modèle de civilisation, admiré ou décrié, la Chine s'impose dans l'Europe des Lumières comme une source durable de « perfectionnement des sciences et des arts » et un espace susceptible d'offrir un miroir aux

questionnements parcourant une économie européenne en pleine transformation. Administrateurs, manufacturiers, agronomes, économistes recherchent dans l'Empire du Milieu des secrets susceptibles de donner avantage à leur domaine d'activité, dans le contexte de compétition accrue sur se livrent les puissances manufacturières européennes. Dans ce processus, la France est aux avant-postes, car la monarchie des Bourbons a su structurer un canal d'information toujours fragile mais robuste, durant un long XVIII^e siècle allant des années 1680 aux années 1810. La communication propose ainsi de comprendre comment a pu fonctionner cet axe majeur de circulation des savoirs du siècle des Lumières, qui alimenta les débats les plus passionnants d'une époque tournée vers un questionnement de son avenir, et comment il a participé à l'effort de codification des savoirs techniques du XVIII^e siècle, à l'imbrication originale des cultures techniques et lettrées chinoise et européenne.

Suzanne Rochefort, « Des corps à l'ouvrage. Pour une histoire incarnée des comédiens au XVIII^e siècle »

Daniel Roche a rencontré le théâtre à travers plusieurs de ses objets privilégiés – les circulations, les capitales culturelles, la mode et le vêtement. Son œuvre a ouvert la voie à une réflexion sur le spectacle des apparences et la théâtralisation des expériences ordinaires. Dans le prolongement de cette démarche, mais en empruntant un autre sentier, cette communication propose de remettre de l'expérience ordinaire dans le théâtral. À partir d'archives variées – correspondances de la Comédie-Française, procès-verbaux de police – il s'agira de considérer les comédiens du XVIII^e siècle par le prisme du corps au travail : des corps fatigués, malades, accidentés, exposés. Cette approche invite à interroger les façons de dire et de négocier son intimité, les tensions qui en découlent et les manières dont les artistes de spectacle, selon leurs statuts, s'inscrivent dans le tissu social des Lumières. Plutôt que de désingulariser la figure du comédien, cette histoire incarnée cherche à articuler le culturel et le social, en poursuivant l'un des nombreux chemins ouverts par Daniel Roche.

